

Polynésie d'Autrefois

L'ART DE BIEN MOURIR

Très tôt les Polynésiens s'attendaient à mourir. Au cours de leur vie terrestre, s'il leur arrivait de l'oublier, des signes lisibles par tous ou par les *tahua* venaient leur rappeler que la mort était proche et qu'elle allait frapper. Il n'était pas besoin de disposer d'un savoir médical pour s'en persuader.

Le 14 décembre 1774 à Tautira dans la presqu'île de Tahiti, le navigateur espagnol Maximo Rodriguez pénétrant dans une maison y trouva rassemblées quelques personnes. Elles pleuraient et lui expliquèrent que la femme qui était là, étendue, malade, allait mourir. Rien ne paraissait dans l'état de l'altité devoir en témoigner. Ses proches ressentaient la présence de la mort, la voyaient. La malade elle-même en était persuadée qui déclara à Maximo Rodriguez souffrir "par tout le corps". Douleur non définie, non localisée et pour cela d'autant plus présage d'une mort prochaine. Selon Rodriguez, il semble qu'elle souffrait de troubles ménopausiques (1). Il n'empêche, cela était suffisamment ressenti pour savoir qu'il fallait mourir.

Plus tard aux îles Marquises à Nuku Hiva, Max Rodriguez rapporte l'histoire d'une jeune fille, *Taha* (2). Elle était jeune, belle et gaie. Un jour Taha devint triste, et entra dans une attitude prostrée, ne quittant *plus sa maison*. Elle n'était pas malade pourtant ou ne le semblait pas à ses proches. Elle se sentait lasse, reportant toute sa volonté sur l'espoir de pouvoir goûter aux papayes qui poussaient en avant du *pae-pae*. Elle ne savait pas

"Bonnes feuilles" extraites d'un ouvrage "Forts comme la mort" devant paraître aux éditions ORSTOM.

(1) Rodriguez, 1930

(2) Radiguet, 1859.

alors qu'elle était malade, elle savait qu'elle allait mourir. Cela se passait longtemps, 8 à 10 mois, avant qu'un médecin, "le docteur V. du navire stationnaire" ne diagnostiquât une tuberculose pulmonaire.

Au demeurant point n'était besoin de ressentir une douleur, d'en reconnaître le siège, ou de voir un proche souffrir pour attester que la mort était là, toute proche. Un savoir empirique la désignait à des hommes et des femmes, tous jeunes parfois. Et si cela n'était ou ne suffisait pas le monde était empli de signes pour rappeler l'inéluctable.

On sait peu de choses du savoir populaire dans la Polynésie d'autrefois. T. Henry rapporte un certain nombre de lectures de signes. Les éléments, leur agencement, leur évolution étaient autant de messages envoyés aux hommes par ceux qui les dirigeaient. Ils jouaient un grand rôle dans la vie de tous les jours et chacun était capable de les lire. Ici encore c'est l'individu lui-même qui était juge s'il n'était en rien souverain de sa destinée. Tous ces signes, essentiellement localisés dans le ciel, dans l'atmosphère et dans l'espace cosmique, avaient peu à voir avec une quelconque météorologie populaire.

Le ciel sans cesse changeant ne manquait pas de signes pourtant. Mais ils étaient pour l'essentiel annonciateurs de guerre et de maladies, de malheurs prochains et non du temps qu'il allait faire.

Les couleurs surtout parlaient : des nuages rouges à Tahiti ne laissaient rien prévoir de bon. Il en était de même pour une flamme s'élevant d'un feu de *tiari* (*Aleurites moluccana*) qui était blanche au lieu d'être rouge (3).

De façon générale toute modification de l'ordre habituel -un désordre- indiquait la proximité d'un trouble -un autre désordre-. Ainsi "un grand nuage isolé annonçait la mort d'un grand chef". Les phénomènes plus exceptionnels laissaient présager de plus graves troubles encore où le monde du *pō* intervenait directement dans le *aō* des vivants. Une comète, un météore témoignaient de la présence effective dans le monde sensible d'un dieu ou d'un esprit mauvais.

Mais bien d'autres présages, sensibles dans la vie de tous les jours et pas seulement dans des événements exceptionnels, rappelaient la proximité de la mort. Ainsi selon T. Henry "lorsqu'un grillon chantait dans une pirogue au moment où celle-ci franchissait la passe pour gagner la haute mer, cela signifiait qu'un

nauffrage allait avoir lieu, et les voyageurs remettaient leur expédition à plus tard. Le bris d'un outil même annonçait que la maladie allait frapper dans la maison".

Et quand les sensations ou les indications de l'environnement ne suffisaient pas, des êtres de l'au-delà se présentaient aux malades. Les voir signifiait qu'il fallait maintenant mourir. Aux îles Marquises, c'était une vieille femme, *la vahine haë* qui sans mots et sans gestes, commandait de mourir. La visite *du* ou *des vahine haë* ne se répétait que pour marquer l'heure de la mort.

Ailleurs, à Tahiti, l'être surnaturel peut prendre l'aspect d'un animal. Xavier Caillet, Lieutenant de Vaisseau en retraite et ancien directeur des Affaires Indigènes, rapporte dans une lettre manuscrite, la mort de *Mano Vahine* (4), cheffesse du district de Tautira en août 1862. Assez tardivement donc, mais la permanence du fait bien au-delà de la christianisation, montre combien était enracinée au cœur des individus la divination. A la fin du mois d'août 1862, *Mano Vahine* s'apprêtait à sortir d'une passe pour rejoindre en pirogue son district de Tautira après un séjour chez la *Reine Pomare IV*. Elle fût effrayée par un requin et s'en revint à terre. Voulant sortir à nouveau, elle en fût empêchée par les assauts répétés du requin. Troublée, elle s'en retourna "persuadée que ce requin était celui de son ancêtre *Fenuapeho*" et qu'il lui annonçait sa fin prochaine, pour aller mourir au milieu des siens. De fait, rapporte Caillet, elle mourut brutalement très peu de temps après.

Mors certa ici aussi et à laquelle il convenait, pour en réussir le moment, de se préparer. La mort venait des dieux, on pouvait l'attendre.

Mourir était un acte important -comme il convenait de bien venir au monde- mais plus grave encore. C'était un acte individuel mais si capital qu'il requérait la participation de beaucoup de gens et de choses. Un processus long et complexe s'ouvrait dès lors qu'on savait qu'on allait mourir.

La mort était d'autant plus redoutable que nous avons vu qu'elle pouvait surgir brutalement, par vagues massives, n'importe où, loin de chez soi. Il convenait d'être armé pour faire face à la mort et surtout pour bien réussir ce redoutable et unique passage.

Il convenait d'abord de se préparer à l'avance pour ne pas être surpris. Ce qui était gênant, ce n'était pas tant de mourir ce qui était accepté, que d'être surpris par la mort sans avoir eu le temps de se préparer. En 1842, rapporte M. Radiguet, un Marquisien fût

(3) Henry, p. 233, 1928.

(4) Caillet, 1891.

condamné à être fustigé. Le jugement prononcé est accepté par *Pakoko*. Il semble surtout préoccupé de l'heure de sa mort et de la manière dont il sera exécuté. A l'heure de sa mort, il a eu le temps de se préparer et accepte tout à fait cette mort qui pourtant lui est donnée. S'il avait eu le temps de se préparer, le mourant voyait s'approcher la mort avec un réel courage, sans crainte : il avait eu le temps d'apprendre ce qu'il conviendrait de faire le moment venu. Ici encore, comme depuis des millénaires "les voies d'accès vers un futur meilleur au-delà de la mort sont la récompense d'une connaissance" (5).

Chacun devait apprendre à mourir mais, le moment venu, les proches étaient là pour aider au passage. Et sans doute pas pour masquer au mourant la réalité de sa mort prochaine. Radiguet rapporte que "ceux qui l'environnent, loin de lui donner le change sur son état, lui répètent qu'il va bientôt mourir...". Et ceux-là qui entourent le mourant, qui sont-ils ? Les proches d'abord et cela marque bien le caractère intime, individuel, accepté d'une mort qui ne s'en remet pas -ou pas seulement- à des professionnels de la mort. Bougainville en 1768 le remarque "Dans les maladies un peu graves, tous les proches parents se rassemblent chez le malade. Ils y mangent et y couchent tant que le danger subsiste ; chacun le soigne et le veille à son tour" (6).

Taha, la jeune fille de Radiguet est très préoccupée de l'absence de sa famille dans son attente de la mort. "Les canaques m'ont portée jusqu'ici... ils ont voulu attendre... mais quand le jour est venu je n'avais plus peur de rester seule... bientôt ils vont revenir avec ma famille..." (7).

En certains cas -dans ceux au moins des mourants dont la famille pouvait s'apparenter au groupe : les chefs- le cercle des assistants s'élargissait considérablement allant jusqu'à intéresser des foules nombreuses venant parfois de fort loin. C'était le cas aux îles Marquises, ce l'était aussi dans le Tahiti de la fin du XVIII^e siècle. A Tautira, en 1775, la lente agonie d'un chef *Vehiatua* attire ses proches -déjà nombreux- auxquels se joignent successivement ses sujets du district de Tautira puis ceux de districts éloignés de plusieurs dizaines de kilomètres. Papeari-Hitiaa (8). La mort alors intéressait tant de gens que les prêtres participaient aussi à ce rite d'accompagnement. Il ne semble pas que ce soit là un cas général

(5) Chaunu, 1976, p. 55.

(6) Bougainville, 1771, p. 168.

(7) Radiguet, 1859, p. 189.

(8) Rodriguez, 1930, p. 113-114.

mais plutôt un usage réservé aux hommes ou femmes importants. Quoiqu'il en soit, la mort du chef *Vehiatua* -la seule pour laquelle l'information soit sûre- est accompagnée de très nombreux prêtres. Ceux-ci sont à sa maison, ou plus souvent occupés à s'assurer du bon déroulement du passage à leurs *marae*. Là, ils sont plus proches du monde de l'au-delà, plus efficaces qu'au cœur du monde des vivants, dans ces lieux qui appartiennent déjà au *pō*. Henry rapporte cependant "qu'en cas de maladie mortelle, le prêtre -*tahua*- restait auprès du malade jusqu'à la fin" (9).

Ils étaient là pour accompagner le mourant, pour l'aider à mourir. Peut-être aussi le presque mort participait déjà au monde des morts, pas tout à fait ancêtre encore mais déjà autre que vivant.

Un tel statut conféré au mourant -un statut intermédiaire témoigne bien que le processus importait plus que le moment-

Il n'empêche, le moment venait et l'assistance ne suffisait pas à assurer le bon déroulement du passage. Il convenait que les instruments en soient prêts. C'est une pirogue que les Polynésiens empruntaient dans leurs déplacements sur terre, c'est dans une pirogue que morts ils accomplissaient leur dernier voyage. Plus que la toilette qui ailleurs, en d'autres temps, fût l'instrument le plus important, c'était ici la pirogue qui était indispensable. Les mourants avaient peur qu'elle ne fût pas prête à temps et insistaient pour l'avoir sous leurs yeux. Radiguet atteste que "ceux qui environnent le mourant... préparent d'avance sous ses yeux le "*pahaa*", la pirogue".

Eyriaud des Vergnes le confirme : "Lorsqu'un indigène sent qu'il va mourir, il en prend philosophiquement son parti et fait faire son cercueil qu'il veut voir avant de mourir" et plus loin : "Pendant les épidémies de dysenterie, presque toutes les familles avaient leurs pirogues préparées d'avance en cas d'accident" (10). Le Père Mathias dans ses "*Lettres sur les îles Marquises*" en dit autant :

"Dès son vivant, on prépare pour chacun, et sous ses yeux, en commençant par les plus vieux, le cercueil qui doit conserver ses restes. C'est une superbe auge en bois, d'une seule pièce, et refermée avec un couvercle également d'une seule pièce et fermant hermétiquement. Est-elle achevée, on la dépose à la vue de tout le monde, dans un des coins de la cabane, et si vous demandez ce que c'est, on vous dira : C'est la bière de telle personne qui est présente, toujours la plus âgée ou la plus malade... et personne ne paraît plus

(9) Henry, 1928, p. 296.

(10) Eyriaud des Vergnes, 1877.

ému que de la chose la plus simple et la plus ordinaire... En effet, elle est ordinaire ; mais il n'y a guère à s'y préparer aussi froidement, je crois, que les trappistes et les sauvages des Marquises".

Et Taha, la jeune fille de Radiguet :

"... tu vas aller chez Motua et lui dire de couper un *meï* et de creuser une pirogue... je ne sais combien de temps j'ai encore à vivre, mais je veux avoir là ma pirogue" (11).

C'était là l'instrument central du passage et la fréquence avec laquelle le fait est attesté en témoigne largement. Il y en avait d'autres sur lesquels on ne sait presque rien. Les tambours toutefois en étaient un -nous y reviendrons-. Le 10 mai 1775, lors de l'agonie du chef Vehiatua, M. Rodriguez ne note "aucun incident sauf le bruit des tambours toute la nuit".

Ainsi préparé à la mort, entouré, comme porté vers elle le mourant abordait le dernier moment. C'est l'individu qui en était l'ordonnateur, mais déjà sa mort lui échappait préfigurant ce que seraient demain ses funérailles.

Pour l'heure, pas encore tout à fait mort, le mourant présidait à sa dernière cérémonie. Tendus vers le dernier instant tout et tous s'ordonnaient autour de ce corps que la vie allait quitter. Dans cette tension extrême les forces mises en œuvre pour accompagner le mourant opéraient un repli au plus proche du mourant pour cette cérémonie du dernier instant. La maison en était le cercle dont le mourant était le centre. Allongé ou adossé et jambes étendues, le mourant n'était pas abandonné. Le 6 août 1775, quand Vehiatua agonise chez lui à Tautira, un autre chef vient chercher Maximo Rodriguez et le presse de venir se joindre à la cérémonie. C'est la nuit, confusion et agitation règnent, et pour parvenir auprès de Vehiatua, Maximo Rodriguez se heurte aux femmes "qui s'empilent les unes sur les autres" (12). La mère du mourant est là qui le tient embrassé et l'enveloppe.

Ailleurs aux îles Marquises on s'agite aussi autour du mourant, on lui "bouche le nez, les oreilles", on lui "serre les lèvres", "en même temps on lui tire les cheveux et on lui gratte la tête" (13). Le même vit une autre fois... "deux jeunes gens, de chaque côté du lit, les bras entrelacés, et embrassant le défunt, pleurer, hurler cinq ou six heures pire que des femmes" (14). Le

(11) Radiguet, 1859, p. 191.

(12) Rodriguez, 1930, p. 118.

(13) Delmas, p. 113.

(14) Delmas, p. 114.

mourant lui-même se préoccupe d'être assisté dans ses tous derniers moments. A Mangareva en 1868, une jeune fille agonisante en l'absence de sa famille, déclare au Père Laval : "je veux que tu sois là quand mon âme ira à Dieu".

A Tahiti rapporte Henry (15), les embrassades, le contact physique ne suffisent pas : "Lorsque le malade était à toute extrémité, le prêtre qui se trouvait à son chevet lui attachait à tous les doigts un *uraiaeiae* (amulette de plumes *'ura*) pour éloigner les mauvais esprits, et, prenant plusieurs fougères *maire* (*Polypodium pustulatum*) il en faisait une sorte de chapeau conique appelé *fare-maire* (maison de fougère *maire*) et le plaçait au-dessus de la tête du malade pour lui donner de l'ombre. De cette façon l'âme pouvait en sortant du crâne rentrer dans le *fare-maire* ce qui était dit-on, sa manière habituelle de sortir. "Quoiqu'il en soit du caractère incongru des interprétations de T. Henry, cela au moins marque l'importance du contact physique des vivants et des presque-morts, dont il importait de recueillir le principe de vie. T. Henry rapporte que "lorsqu'un savant était prêt de mourir et voulait transmettre ses connaissances à son fils, même si celui-ci était très jeune, il lui disait : mon fils, reste près de moi et reçois mon dernier souffle dans ta bouche *pour que ma connaissance passe en toi*. Et au moment de mourir le fils appliquait ses lèvres sur celles de son père et aspirait son dernier soupir" (16).

Le cercle de l'agonie s'étendait au-delà de celui du contact physique avec le mourant. Il s'élargissait en un *diminuando* émotionnel, masqué peut-être par un *crescendo* sonore.

Immédiatement après le cercle de ceux qui agissaient au contact du mourant, un cercle intermédiaire se pressait. C'étaient des femmes surtout. "Pendant ce temps, les vieilles femmes et aussi les autres, quand elles n'en peuvent plus, crient encore" (17). C'est "par-dessus le tout, un tumulte et des cris indescriptibles" (18), et pour le Père Mathias "un concert de voix, de hurlements, de pleurs, *qui s'élève de la maison ; on se presse, on s'étouffe autour du pauvre moribond qu'on achève de faire mourir, en l'étouffant lui-même, je ne dis pas trop ; car à force de cris et de tumulte et par les frictions vigoureuses qu'on lui fait sur toutes les parties du*

(15) Henry, 1928, p. 297.

(16) Cette relation a inspiré à Henri Hiro la scène principale de son film produit par A2 et inspiré du célèbre roman de Segalen : *Les Immémoriaux*.

(17) Delmas, p. 114.

(18) Rodriguez, 1930, p. 118.

corps, et qui feraient mal même à une personne bien portante, *on l'aide à mourir* ; ce n'est pas assez, car, par je ne sais quelle superstition, on tâche de l'étouffer réellement, en lui bouchant toute issue à la respiration, et c'est le plus proche parent, souvent l'époux ou l'épouse, qui commet cette espèce d'homicide" (19).

"On l'aide à mourir" en manifestant la présence du groupe à ses côtés et, par le bruit que l'on fait à cristalliser toute l'attention de la communauté sur ce passage vers le *pô*. Pour autant on aurait tort d'interpréter qu'il y avait là la volonté d'instaurer un rempart - celui des vivants - entre le presque mort et le *pô*. Ces gestes, ces bruits n'avaient pas pour but de retenir le mourant mais bien de lui faciliter le passage en manifestant auprès des dieux que les vivants savaient bien que la vie sur terre n'était qu'un pont entre la naissance et la mort. On disait des agonisants qu'ils attendaient l'heure de la naissance - *tiai poi* - et, "on croyait que les personnes mouraient à l'heure du jour ou de la nuit où ils étaient nés" (20).

Au cœur de cette géographie volontaire, à l'heure de mourir demeurait le mourant. Il agissait encore en exprimant ses dernières volontés. T. Henry rapporte qu'elles étaient toujours fidèlement exécutées. Il convenait bien sûr de transmettre un ultime message que les vivants recueillaient à la bouche même du mourant. C'était aussi pour s'assurer que la suite du voyage serait convenablement organisée par les vivants. A sa manière, romancée peut-être, sensible sans doute, Radiguet le fait dire à Taha.

"- Si, en effet tu mourais demain, où faudrait-il mettre ta pirogue ? Parmi les arbres, suivant la coutume de ton pays, ou dans la terre, comme on le fait pour les Français ? demanda Teapo.

- Au milieu du petit bois de la baie d'Akapehi, répondit Taha. Puis, après quelques minutes de réflexion :

- Non, Teapo, je veux être mise au fond d'un trou dans le morai des français, parce qu'aussitôt que vous aurez quitté le pays, les canaques renverseront les morais de vos femmes, s'ils les trouvent dans les bois, et jeteront les ossements à la mer, tandis que peut-être ils n'iront pas les chercher sous terre" (21).

Et au tout dernier moment, elle exige d'être placée dans sa pirogue où elle attend en dormant la mort qui ne tarde pas. Ce que dit Taha exprime sur le mode sensible ce qui est rapporté par de nombreux observateurs, que le mourant attend la mort, calmement

(19) Père Mathias, p. 115.

(20) Henry, 1928, p. 297.

(21) Radiguet, 1859, p. 198.

(Henry à Tahiti, Caillot aux Tuamotu, Laval aux Gambier, les Pères missionnaires Delmas, Mathias et Eyriaud des Vergnes ou Radiguet aux îles Marquises). Autour de lui le tumulte et le vacarme - en fait la manifestation de la cohésion et de la croyance du groupe - s'amplifient et s'ils viennent à s'assourdir un instant, de fatigue ou de trop attendre "alors les cantatrices gourmandes les jeunes femmes qui ne pleurent pas... pour reprendre aussitôt de plus belle".

Ainsi préparée, l'heure arrivait où l'on mourait et il convient de s'interroger sur la définition de la mort clinique chez les Polynésiens d'autrefois.

MORT CLINIQUE ; DEUX MOTS ÉTRANGERS

Se souvenir que la mort est intimement vécue comme un passage est capital pour aborder cette question. On objectera que c'est le cas dans l'Occident chrétien. Bien sûr mais sans doute pas aussi pleinement et intensément vécu. Sinon comment expliquer l'angoisse persistante d'être enterré vif qui "au XVIIIe siècle et dans la première moitié du XIXe siècle... a atteint... un point d'acuité paroxystique" (22), tandis qu'étaient mises en question les tranquilles certitudes de la mort chrétienne. En Polynésie, à Tahiti ou aux îles Marquises n'existe aucune trace d'une telle crainte. Et pourtant cet instant à partir duquel on n'est plus vivant, il importait de le déterminer. Justement parce que le passage n'était pas achevé et que pour le réussir, les vivants devaient maintenant l'organiser.

Il importait donc qu'il fût défini et correctement défini. Ici comme par ailleurs, mais pas pour les mêmes raisons. La définition clinique de la mort n'a jamais été simple. En gros, même lorsqu'on a dans l'Europe Moderne accepté comme critère l'arrêt du cœur, on a toujours éprouvé le besoin d'y ajouter l'arrêt de la respiration, la révulsion des yeux, le refroidissement... Et que dire d'aujourd'hui où les débats les plus scientifiques se poursuivent sur le thème. Les Polynésiens d'autrefois ne dérogeaient pas à cette règle. Ce n'était pas un signe simple, univoque qui définissait la mort, c'était une conjonction, un faisceau de signes.

Le plus remarquable et cela éclaire singulièrement sur la différence de sens entre les deux mots français et polynésien était qu'être mort se définissait par l'incapacité physique à adopter des attitudes de vivant. Ce n'était pas la mort totale, médicale que nous nous connaissons, c'était une mort plus purement physiologique.

(22) Chaunu, 1976, p. 39. Et sans doute au-delà du milieu du XIXe siècle jusqu'à nos jours.

Le but n'était pas tant de définir cliniquement une mort que de s'attacher à situer le mort dans le cours de son passage.

Dire qu'il n'était plus vivant semble avoir résulté d'abord d'une constatation simple, peut-être la seule efficace si l'on songe au bruit qui entourait le corps gisant et à l'absence de moyens d'auscultation performants. L'arrêt de la respiration était le premier signe. C'est avec le dernier souffle que le mourant manifestait une dernière fois sa présence au sein du monde des vivants (Cf. ci-dessus) (23) ; c'est en bouchant la bouche du mourant qu'on empêchait la vie de le quitter (24). Cette pratique n'a pas manqué de surprendre un grand nombre d'observateurs qui concluent souvent à la mort par asphyxie. Cela ne pouvait être. Comprimer la bouche d'un mourant pouvait le retenir en vie peut-être, sans doute pas le faire mourir ; c'étaient les dieux qui en décidaient, comme ils avaient décidé de la maladie. Et il ne pouvait donc exister de lien mécanique entre étouffer de fait un mourant et le faire mourir. Au vrai, les observateurs de la première moitié du XIXe siècle arrivaient tout imbus des nouvelles connaissances de la prophylaxie, mot tout neuf alors (1793) (25). Fiers de cela, ils ne pouvaient voir de semblables dispositions en Polynésie.

De fait donc, ne plus respirer, si cela ne pouvait causer la mort, était en tout les cas signe qu'on n'était plus vivant. C'était le premier signe. Il y en avait d'autres qui montraient à tous que le corps qui était là ne pouvait plus agir comme un vivant. Lors de la mort d'un chef marquisien à Nuku Hiva, Nichitu, Radiguet assista à une telle détermination de la mort :

"... la veuve se leva et vint se placer devant le corps ; trois ou quatre jeunes filles l'environnèrent, et toutes, les bras tendus, les mains frémissantes, se mirent à sauter en cadence, puis, ayant essayé différentes attitudes qu'elles s'efforçaient de rendre lascives, elles se penchèrent sur le cadavre. "Il n'a pas bougé... Il ne bouge pas... Hélas ! Hélas ! il n'est plus de ce monde !" dirent-elles. Cette épreuve, où des séductions appréciées naguère ne purent triompher de l'insensibilité de Nichitu, détermina chez la veuve une violente crise de désespoir" (26).

La reconnaissance que la vie n'était plus là -absence de respiration ou impossibilité d'agir en vivant-... (voire en bon vivant !) était le fait des proches, parents ou enfants. Dire qu'il était

(23) Henry, 1928.

(24) Delmas, 1927, p. 113.

(25) Dictionnaire Robert.

(26) Radiguet, 1859, p. 210.

mort, qu'il avait rejoint le *pô* en quittant le monde du *aô* ne pouvait être que de la responsabilité de ceux qui avaient accès au domaine des dieux, les prêtres. Et comme la mort était passage, cette détermination était étalée, dépassait le court instant de la mort clinique qui à ce point de vue ne signifiait pas grand chose. Il s'agissait alors de divination plus que de détermination mais cette distinction n'avait pas le sens que nous lui accordons.

Devant le corps mort commençait alors une longue séance présidée par les prêtres. Cette cérémonie du *hauti-raa tupapau* était minutieusement codifiée, parenthèse savante entre deux temps de manifestations collectives :

"Les prêtres demandaient d'abord à l'esprit de réintégrer le corps ; puis après avoir demandé au corps de se réveiller (*faara tupapau*) et ne voyant aucun signe de vie, ils disaient "*Ua unuhi te varua e te atua*" (l'esprit a été extrait par les dieux). Cette annonce était suivie par une explosion de douleur parmi les parents et les amis rassemblés..." (27). Au même moment, cela est rapporté par de Bovis, Moerenhout, Henry, un prêtre, le *tahu'a tutera* se déplaçait en pirogue scrutant les airs pour y observer l'âme du défunt. Son aspect révélait les causes de la mort et partant, les conditions du voyage.

Aux îles Marquises, des *tau'a* spécialisés dits *pae'a*, des femmes le plus souvent (28), habités des dieux, devinaient en interrogeant le dieu sur les causes de la mort. Handy rencontra une de ces praticiennes à Nuku Hiva au début des années 20 de notre siècle.

La mort dite, reconnue, en présence de tous, marquait l'entrée d'une nouvelle phase du passage. Alors les manifestations des vivants prenaient plus de relief encore. Ils étaient, maintenant, les acteurs principaux d'un drame noué depuis longtemps.

E. VIGNERON

(27) Henry, 1928, p. 297.

(28) Handy, 1925, p. 265.

F1
B26787
P155

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES OCÉANIENNES

(POLYNÉSIE ORIENTALE)

Société des Études Océaniques
Fondée en 1917.
ORSTOM - Arue - Tahiti.
Polynésie Française.
B.P. 110 - Tél. 43.98.87
Banque Indosuez 012022 T 21 — C.C.P. 834-85-08 PAPEETE

N° 234 - TOME XIX - N° 11 MARS 1986

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 26787 ex. 1
Cpte : B
19-10-89 M

CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. Paul MOORTGAT	Président
Me Eric LEQUERRE	Vice-Président
Mlle Jeanine LAGUESSE	Secrétaire
M. Raymond PIETRI	Trésorier

assesseurs

M. Yvonnick ALLAIN	Mme Flora DEVATINE
M. Robert KOENIG	M. Roland SUE

MEMBRES D'HONNEUR

M. Bertrand JAUNEZ
R.P. O'REILLY

SOMMAIRE

La mort du jeune roi des Gambiers : P. Laval	1
La production artistique de l'île de Pâques : P. O'Reilly	13
→ Polynésie d'Autrefois : L'art de bien mourir : E. Vignerou	19
Une lettre de Pomare V	30
Poissons récifaux et pêche polynésienne : R. Galzin	32
Compte-rendu	
B. Saura : La communauté chinoise de P.F.	42
R. Rossile : Le kava aux îles Wallis et Futuna	43
M-S. Villar : Le Bassin Pacifique	45
A. Lavondès : Culture & Identité nationale en P.F.	46
M.-A. Cadousteau : Les prénoms tahitiens	46
M.-A. Cadousteau et Anisson du Peyron : Initiation à la langue tahitienne	47
P. Couraud : Origines & transformation de l'agriculture en P.F.	47
→ E. Vignerou : Recherche sur l'histoire des attitudes devant la mort en P.F.	51
J.L. Rallu : La population de Nlle-Calédonie	53
E. Stahn : Guide du Pacifique	53
Approche du tapa océanien	54